



ISAAC
ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS 6

Les robots et l'empire

J'AI
LU

LE CYCLE DES ROBOTS 6

Les robots et l'empire

Du même auteur
aux Éditions *J'ai lu*

Le cycle des robots :

- 1 – Les robots, *J'ai lu* 453
- 2 – Un défilé de robots, *J'ai lu* 542
- 3 – Les cavernes d'acier, *J'ai lu* 404
- 4 – Face aux feux du soleil, *J'ai lu* 468
- 5 – Les robots de l'aube, *J'ai lu* 6792
- 6 – Les robots et l'empire, *J'ai lu* 5895

Tyrann, *J'ai lu* 484

Cailloux dans le ciel, *J'ai lu* 552

La voie martienne et autres nouvelles, *J'ai lu* 870

Le voyage fantastique, *J'ai lu* 1635

Le robot qui rêvait, *J'ai lu* 2388

Le renégat, *J'ai lu* 3094

Humanité, *J'ai lu* 3290

ISAAC ASIMOV

LE CYCLE
DES ROBOTS 6

Les robots et l'empire

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)

Par Jean-Paul Martin



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Titre original :
ROBOTS AND EMPIRE

© Nightfall, Inc., 1985

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 1986

*À Robin et Michael
et aux années de bonheur
qu'ils continueront à connaître
en parcourant ensemble le chemin de la vie.*

PREMIÈRE PARTIE

AURORA

LE DESCENDANT

Gladia tâta la pelouse de son salon pour s'assurer qu'elle n'était pas trop humide, puis elle s'assit. Par un léger effleurement elle la régla de manière à se retrouver à demi allongée tandis qu'un autre réglage activait le champ diamagnétique. Alors, comme chaque fois, elle se sentit envahie par un sentiment de parfaite relaxation. Pourquoi pas ? Elle se retrouvait, en fait, flottant à un centimètre au-dessus du tissu.

La nuit, tiède et agréable, était de celles qui règnent sur Aurora dans ses meilleurs jours : parfumée et constellée d'étoiles.

Avec une pointe de tristesse, elle observa les innombrables et minuscules lueurs dont les dessins parsemaient le ciel, des lueurs d'autant plus vives qu'elle avait ordonné une baisse des lumières de son logement.

Pourquoi, se demanda-t-elle, n'avait-elle jamais appris, au cours des vingt-trois décennies de sa vie, le nom des étoiles ni su quelle était celle-ci ou celle-là ? L'une d'entre elles était l'astre autour duquel avait évolué en orbite sa planète natale, Solaria, l'astre qui, pendant les trois premières décennies de sa vie, n'avait été pour elle que « le soleil ».

Gladia, jadis, s'appelait Gladia Solaria. C'était à l'époque de son arrivée sur Aurora, vingt décennies

plus tôt – deux cents années galactiques standard – et l'on voulait ainsi rappeler, de façon pas tellement aimable, son origine étrangère. Un mois plus tôt, pour le bicentenaire de son arrivée, elle n'avait pas fêté l'événement car elle ne souhaitait pas particulièrement se souvenir de cette époque. Avant cela, sur Solaria, elle avait été Gladia Delmarre.

Elle s'agita, mal à l'aise. Elle avait presque oublié ce nom. Parce qu'il y avait si longtemps ? Ou simplement parce qu'elle avait fait de son mieux pour l'oublier ?

Jamais, au cours de toutes ces années, elle n'avait regretté Solaria ; jamais Solaria ne lui avait manqué.

Mais maintenant ?

Était-ce parce qu'elle venait, brutalement, de découvrir qu'elle lui avait survécu ? Parce que Solaria avait disparu – simple souvenir historique – tandis qu'elle vivait toujours ? Était-ce pour cela qu'elle lui manquait maintenant ?

Elle fronça les sourcils. Non, elle ne lui manquait pas, décida-t-elle fermement. Elle n'avait pas le mal du pays, elle ne souhaitait pas y retourner. Ce n'était simplement là que le petit pincement au souvenir de quelque chose d'enfui, de quelque chose qui avait beaucoup compté pour elle, encore que de façon bien destructrice.

Solaria ! Le dernier des mondes spatiaux à être colonisé, dont on avait fait un asile pour l'humanité. Et, corrélativement, par quelque loi de symétrie peut-être, le premier monde à mourir ?

Le premier ? Cela en impliquait-il un deuxième, un troisième, etc. ?

Gladia sentit sa tristesse se faire plus profonde. D'aucuns pensaient, effectivement, à une telle conséquence. Dans ces conditions, Aurora, depuis si longtemps son pays d'adoption, devrait, en application de cette même loi, être le dernier à mourir des cinquante

mondes puisqu'il avait été le dernier où les Spatiens s'étaient installés. Ainsi, et en mettant les choses au pire, il survivrait à la longue vie de Gladia et tout serait pour le mieux.

De nouveau, elle scruta les étoiles. C'était sans espoir. Impossible de savoir lequel de ces points lumineux, apparemment tous semblables, pouvait bien être le soleil de Solaria. L'un des plus brillants, imagina-t-elle, mais ils se comptaient par centaines.

Elle leva le bras et fit le geste qu'elle qualifiait en elle-même de « geste de Daneel ». Peu importait qu'il fit sombre.

Presque aussitôt parut près d'elle le robot Daneel Olivaw. Pour qui l'aurait connu quelque vingt décennies plus tôt, lorsque Han Fastolfe l'avait conçu, il n'avait guère changé. Avec son visage large, aux pommettes hautes, ses cheveux courts couleur bronze coiffés en arrière, ses yeux bleus, son corps bien découplé et parfaitement humaniforme, il paraissait tout aussi jeune et tout aussi impassible.

— Puis-je vous être utile, madame Gladia ? demanda-t-il d'une voix égale.

— Oui, Daneel. Laquelle de ces étoiles est le soleil de Solaria ?

Daneel ne leva pas le regard vers le ciel.

— Aucune, madame Gladia, dit-il. À cette époque de l'année, le soleil de Solaria ne se lève pas avant 3 h 20.

— Oh ? dit Gladia. (Elle parut surprise, car pour elle toute étoile à laquelle elle pourrait s'intéresser devait être visible, quelle que soit l'heure où il lui viendrait à l'idée de la contempler. Bien sûr, elles se levaient et se couchaient à des heures différentes. Cela, du moins, elle le savait.) Je ne regardais donc rien.

— Si j'en juge d'après les réactions humaines, dit Daneel comme pour la consoler, les étoiles ont leur

beauté, même si l'on ne peut distinguer celle-ci de celle-là.

— Je crois qu'on peut le dire, admit Gladia, plutôt déçue. (D'un geste vif, elle régla son tapis en position debout et se leva.) Mais c'est le soleil de Solaria que je souhaitais voir... pas au point, cependant, de demeurer étendue là jusqu'à 3 h 20.

— Et même dans ce cas, précisa Daneel, il vous faudrait des amplificateurs.

— Des verres amplificateurs ?

— Il n'est pas très visible à l'œil nu, madame Gladia.

— Voilà qui n'arrange rien ! (Elle lissa son pantalon.) J'aurais dû commencer par te consulter, Daneel.

Qui aurait connu Gladia vingt décennies plus tôt, lors de son arrivée sur Aurora, l'aurait trouvée changée. Contrairement à Daneel, elle était simplement humaine. Elle mesurait toujours 1,55 mètre, quelque dix centimètres de moins que la taille idéale d'une femme spatienne. Elle avait soigneusement conservé sa mince silhouette et l'on ne décelait dans son corps ni amollissement ni raideur. On pouvait cependant remarquer quelques touches de gris dans ses cheveux, quelques très légères rides au coin des yeux et un soupçon de flétrissure dans le contour du visage. Peut-être allait-elle vivre encore vingt ou trente décennies, mais incontestablement on ne pouvait plus dire d'elle qu'elle était jeune. Ce qui ne la gênait pas.

— Peux-tu identifier toutes les étoiles, Daneel ? demanda-t-elle.

— Je connais celles qui sont visibles à l'œil nu, madame Gladia.

— Et l'heure de leur lever et de leur coucher pour tous les jours de l'année ?

— Oui, madame Gladia.

— Et toutes sortes d'autres choses les concernant ?

— Oui, madame Gladia. Le Dr Fastolfe m'a jadis demandé de rassembler diverses données astronomiques pour en disposer immédiatement sans avoir à consulter son ordinateur. Il disait toujours qu'il jugeait plus gentil, plus agréable, que je les lui communique, moi, plutôt que son ordinateur. (Puis, comme pour aller au-devant de la question qui allait suivre :) Il ne m'a pas précisé pourquoi je devais mémoriser tout cela.

Gladia leva le bras gauche et fit le geste qui convenait. Sa maison s'illumina aussitôt. Dans la lumière douce qui l'entourait maintenant, elle prit subliminalement conscience des silhouettes de plusieurs robots mais n'y prêta guère attention. Dans tout établissement bien organisé on trouvait toujours des robots dans le voisinage immédiat des humains, à la fois pour des raisons de sécurité et pour assurer le service.

Gladia jeta un dernier regard fugitif sur le ciel, où les étoiles s'estompaient maintenant dans la lumière diffuse. Elle haussa imperceptiblement les épaules. Chimérique de sa part d'avoir espéré le repérer.

À quoi lui eût-il servi de pouvoir distinguer le soleil de ce monde aujourd'hui perdu, simple petite lueur parmi tant d'autres ? Autant choisir une de ces lueurs au hasard, se dire qu'il s'agissait du soleil de Solaria et la contempler.

Elle reporta son attention sur R. Daneel. Il attendait patiemment, le visage en grande partie dans l'ombre.

De nouveau, elle se prit à songer qu'il avait bien peu changé depuis qu'elle l'avait vu pour la première fois lors de son arrivée, il y avait si longtemps de cela, à l'établissement du Dr Fastolfe. Certes, il avait dû subir des réparations. Cela elle le savait, mais comme une vague notion que l'on repousserait au tréfonds de sa conscience.

On retrouvait là un peu de ce malaise général qui valait aussi pour les humains. Les Spatiens pouvaient bien se flatter d'une santé de fer et d'une espérance de vie de trente ou quarante décennies, ils n'en étaient pas pour autant totalement à l'abri des méfaits de l'âge. L'un des fémurs de Gladia jouait dans une articulation coxale de titanium-silicone. Son pouce droit était entièrement artificiel, encore que nul ne puisse le déceler sans l'aide d'ultrasonogrammes précis. On avait même recâblé certains de ses nerfs. Et l'on retrouvait de tels détails sur tout Spatien du même âge vivant dans l'un quelconque des cinquante mondes spatiens (non, quarante-neuf, car on ne pouvait plus y inclure Solaria, désormais).

Toute référence à ces détails, cependant, ne pouvait être considérée que comme la dernière des inconvenances. En aucun cas on ne révélait le contenu des dossiers médicaux des intéressés, dossiers qu'il fallait bien conserver pour le cas où d'autres traitements seraient nécessaires. Si l'on payait si bien les chirurgiens, dont les revenus étaient considérablement plus importants que ceux du Président lui-même, c'était en partie parce qu'ils se trouvaient virtuellement mis au ban de la bonne société. Après tout, *ils savaient*.

Tout cela faisait partie de l'obsession des Spatiens quant à une longue espérance de vie et à leur répugnance à admettre que la vieillesse existait, mais Gladia ne se préoccupait guère d'en analyser les raisons. Si elle se plaçait dans ce contexte, elle se sentait nerveuse, mal à l'aise. Si l'on dressait d'elle un tableau à trois dimensions où apparaîtraient en rouge sur le fond gris de son corps normal toutes les prothèses et réparations, on ne distinguerait que du rose en regardant de loin. Du moins l'imaginait-elle.

Mais son cerveau, lui, demeurerait intact et entier et, puisqu'il en était ainsi, *elle* demeurerait intacte et entière, quoi qu'il soit arrivé au reste de son corps.

Ce qui la ramena à Daneel. Bien qu'elle le connût depuis vingt décennies, il n'était à *elle* que depuis un an. Lorsque Fastolfe était décédé (le désespoir, peut-être, ayant hâté sa fin), il avait tout légué à la cité d'Eos, ce qui était relativement banal. À l'exception de deux choses, toutefois, qu'il avait laissées à Gladia (outre la propriété de son établissement, de ses robots et autres biens meubles ainsi que les terres sur lesquelles ils se trouvaient).

L'une de ces choses était Daneel.

— Te souviens-tu de tout ce qu'on t'a demandé de mémoriser au cours de ces vingt décennies, Daneel ? demanda Gladia.

— Je le pense, madame Gladia, répondit gravement Daneel. En fait, si j'avais oublié quelque chose je l'ignorerais car je ne me souviendrais même pas l'avoir jamais appris.

— Ce n'est pas forcément le cas, observa Gladia. Tu pourrais parfaitement te souvenir que tu l'as su tout en étant incapable de le retrouver sur le moment. Il m'est arrivé bien souvent d'avoir quelque chose « sur le bout de la langue », si l'on peut dire, et de ne pas pouvoir le retrouver.

— Je ne comprends pas, madame, dit Daneel. Si je savais quelque chose, je le retrouverais sûrement quand j'en aurais besoin.

— Une récupération parfaite ?

Ils avançaient lentement vers la maison.

— Une récupération toute simple, madame. Je suis ainsi conçu.

— Pour combien de temps encore ?

— Je ne comprends pas, madame.

— Je veux dire, combien de temps tiendra ton cerveau ? Avec un peu plus de vingt décennies de souvenirs accumulés, combien de temps peut-il continuer encore ?

— Je ne sais pas, madame. Pour l'instant je ne ressens aucune difficulté.

— Peut-être bien... jusqu'à ce que soudain tu découvres que tu ne peux plus te souvenir.

Daneel parut un instant songeur.

— Peut-être bien, madame.

— Tu sais, Daneel, tous nos souvenirs n'ont pas la même importance.

— Je ne peux faire la différence, madame.

— D'autres le peuvent. Il serait parfaitement possible de vider ton cerveau, Daneel, et ensuite, sous surveillance, de ne le recharger que du seul contenu important de la mémoire – disons dix pour cent de l'ensemble. Ainsi, tu pourrais continuer à fonctionner pendant plusieurs siècles de plus que la normale. En répétant ce traitement plusieurs fois, cela pourrait durer indéfiniment. Il s'agit d'une procédure coûteuse, certes, mais je ne chicanerais pas pour cela. Tu en vauds la peine.

— Est-ce que l'on me consulterait à ce sujet, madame ? Est-ce qu'on me demanderait mon accord pour un tel traitement ?

— Bien entendu. Pour une telle affaire je ne te donnerais pas d'ordre. Ce serait trahir la confiance du Dr Fastolfe.

— Merci, madame. Dans ce cas, je dois vous dire que je ne me soumettrai jamais volontairement à un tel traitement à moins de découvrir que j'ai effectivement perdu ma fonction mémoire.

Ils avaient atteint la porte et Gladia s'arrêta. Elle lui demanda, sincèrement surprise :

— Pourquoi cela, Daneel ?

— Je ne peux risquer de perdre certains souvenirs, madame, répondit Daneel en un murmure. Que ce soit par inadvertance ou du fait d'une erreur de jugement de celui qui serait chargé du traitement.

— Comme le coucher ou le lever des astres?... Excuse-moi, Daneel, je n'avais pas l'intention de plaisanter. De quels souvenirs parles-tu ?

D'une voix plus basse encore, Daneel répondit :

— Madame, je veux parler des souvenirs de mon partenaire de jadis, le Terrien Elijah Baley.

Et Gladia demeura là, figée, si bien que Daneel dut lui-même prendre l'initiative, finalement, et faire le geste pour que s'ouvre la porte.

2

Le robot Giskard Reventlov attendait dans le salon et Gladia l'accueillit avec ce même sentiment de malaise qu'elle ressentait toujours en se trouvant devant lui.

Il demeurait primitif, comparé à Daneel. C'était manifestement un robot métallique, avec un visage sans la moindre expression humaine et des yeux qui brillaient d'un rouge sans éclat, ainsi qu'on pouvait le remarquer s'il faisait assez sombre. Tandis que Daneel portait des vêtements, Giskard ne présentait qu'une apparence de vêtements, mais une bien habile apparence car c'était Gladia elle-même qui l'avait conçue.

— Eh bien, Giskard, dit-elle.

— Bonsoir, madame Gladia, dit Giskard avec une légère inclination de la tête.

Gladia se souvint des paroles d'Elijah Baley il y avait bien longtemps, tel un murmure dans un recoin de son cerveau :

— Daneel prendra soin de vous. Il sera votre ami tout autant que votre protecteur et vous devrez être une amie pour lui, en souvenir de moi. Mais c'est Giskard que je veux que vous écoutiez. C'est lui qui doit être votre conseiller.

— Mais pourquoi lui ? Je ne suis pas sûre de beaucoup l'aimer, avait dit Gladia en se rembrunissant.

— Je ne vous demande pas de l'aimer. Je vous demande de lui faire confiance.

Et il n'en avait pas précisé la raison.

Gladia essayait de faire confiance au robot Giskard, mais elle était heureuse de ne pas avoir à l'aimer. Quelque chose en lui la faisait frissonner.

Daneel et Giskard avaient fait partie intégrante et effective de son établissement pendant les nombreuses décennies au cours desquelles Fastolfe en avait été le propriétaire en titre. Ce n'est qu'à son lit de mort que Han Fastolfe lui en avait transféré la propriété. Giskard était la seconde chose, après Daneel, que Fastolfe avait laissée à Gladia.

Elle avait dit au vieil homme :

— Daneel me suffit, Han. Votre fille Vasilisa souhaitera avoir Giskard. J'en suis sûre.

Fastolfe, calmement étendu dans son lit, les yeux clos, plus paisible, semblait-il, qu'elle ne l'avait vu depuis des années, n'avait pas répondu tout de suite. Un instant, elle avait cru que la vie l'avait abandonné si doucement qu'elle n'en avait rien vu. La main de Gladia s'était serrée convulsivement sur celle de Fastolfe dont les yeux s'étaient ouverts. Il avait murmuré :

— Je me soucie peu de mes filles biologiques, Gladia. Pendant vingt décennies, je n'ai jamais eu qu'une seule fille effective : vous. Je veux que ce soit vous qui ayez Giskard. Il est précieux.

— Pourquoi est-il précieux ?

— Je ne saurais le dire, mais j'ai toujours trouvé sa présence rassurante. Conservez-le toujours, Gladia. Promettez-le-moi.

— Je vous le promets, avait-elle dit.

Alors, ses yeux s'étaient ouverts une dernière fois, sa voix avait retrouvé un dernier sursaut d'énergie pour dire, d'un ton presque normal :

— Je t'aime, Gladia, ma fille.

Et Gladia avait répondu :

— Je vous aime, Han, mon père.

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça et entendit. Gladia s'était retrouvée tenant la main d'un cadavre et, pendant un instant, elle n'avait pu se résoudre à la lâcher.

C'est ainsi que Giskard lui appartenait. Mais malgré tout il la mettait mal à l'aise sans qu'elle puisse dire pourquoi.

— Eh bien, Giskard, dit-elle, j'ai essayé de distinguer Solaria dans le ciel parmi les étoiles, mais Daneel me dit qu'on ne pourra la voir avant 3 h 20 et que, même alors, il me faudra des amplificateurs. Le savais-tu ?

— Non, madame.

— Dois-je attendre tout ce temps ? Qu'en penses-tu ?

— Je pense, madame Gladia, que vous seriez mieux au lit.

— Vraiment ? Et si je préfère rester debout ? demanda Gladia, irritée.

— Ce n'est qu'une suggestion, madame, mais vous aurez demain une rude journée et vous regretterez probablement ce sommeil perdu si vous n'allez pas vous coucher.

— En quoi ma journée de demain sera-t-elle rude, Giskard ? demanda Gladia, les sourcils froncés. Je ne vois pas quelle épreuve peut m'attendre.

— Vous avez un rendez-vous, madame, expliqua Giskard. Avec un certain Levular Mandamus.

— Vraiment ? Quand cela s'est-il décidé ?

— Il y a une heure. Il a photophoné et j'ai pris la liberté...

— Tu as pris la liberté ? Qui est-ce ?

— C'est un membre de l'Institut de Robotique, madame.

— C'est donc un sous-fifre de Kelden Amadiro ?

— Oui, madame.

— Comprends bien, Giskard, qu'il ne m'intéresse pas le moins du monde de voir ce Mandamus ou quiconque ayant un rapport avec ce crapaud venimeux d'Amadiro. Ainsi donc, si tu as pris la liberté de lui accorder un rendez-vous en mon nom, tu vas prendre la liberté plus grande de le rappeler immédiatement et d'annuler ce rendez-vous.

— Si vous me confirmez qu'il s'agit bien d'un ordre, madame, et si vous rendez cet ordre aussi impératif et positif que possible, j'essaierai d'obéir. Peut-être n'y parviendrai-je pas. Selon moi, voyez-vous, vous allez vous faire du tort si vous annulez ce rendez-vous et je ne dois pas permettre qu'un de mes actes vous crée le moindre tort.

— Il se peut simplement que tu te trompes, Giskard. Qui est cet homme pour qu'il puisse me porter tort si je refuse de le voir ? Le fait qu'il s'agisse d'un membre de l'Institut de Robotique n'en fait pas vraiment quelqu'un d'important à mes yeux.

Gladia se rendait parfaitement compte qu'elle déchargeait sa bile sur Giskard sans motif valable. La nouvelle de l'abandon de Solaria l'avait bouleversée, comme l'avait gênée l'ignorance qui l'avait conduite à rechercher Solaria dans un ciel où elle ne se trouvait pas.

Certes, c'était Daneel qui par sa science avait rendu si manifeste son ignorance. Et cependant elle ne s'en était pas prise à lui – mais, aussi, Daneel paraissait si humain que Gladia le considérait comme s'il l'était vraiment. Tout était dans l'apparence. Giskard avait l'apparence d'un robot et l'on pouvait donc aisément penser qu'il n'avait aucun sentiment qu'on pût blesser.

Et, incontestablement, Giskard ne manifestait pas la moindre réaction à la mauvaise humeur de Gladia. (Pas plus que Daneel n'aurait réagi, d'ailleurs.)

— J'ai dit du Dr Mandamus que c'était un membre de l'Institut de Robotique, dit-il. Mais peut-être est-il plus que cela. Depuis quelques années, c'est le bras droit du Dr Amadiro. Ce qui le rend important, et fait de lui quelqu'un qu'on ne peut ignorer. Le Dr Mandamus n'est pas un homme qu'il convient d'offenser, madame.

— Vraiment, Giskard ? Je n'ai rien à faire de Mandamus et moins encore d'Amadiro. Je suppose que tu n'as pas oublié qu'Amadiro, jadis, quand le monde, lui et moi étions jeunes, a fait tout son possible pour prouver que le Dr Fastolfe était un meurtrier. Et que seul un quasi-miracle a permis de faire avorter ses machinations.

— Je m'en souviens parfaitement, madame.

— Voilà qui me rassure. Je craignais qu'en vingt décennies tu aies oublié. Au cours de ces vingt décennies, je n'ai rien eu à voir avec Amadiro ni avec personne qui en fût proche et j'ai l'intention de persévérer dans cette attitude. Je me moque bien du tort que je peux me faire ou des éventuelles conséquences. Je ne recevrai pas le Dr Truc-Machin et, à l'avenir, ne prends aucun rendez-vous pour moi sans me consulter ou, tout au moins, sans préciser que tout rendez-vous est subordonné à mon accord.

— Bien, madame, dit Giskard, mais puis-je vous faire observer...

— Non, tu ne peux rien me faire observer, répliqua Gladia avant de se détourner.

Elle fit trois pas dans le plus grand silence puis Giskard dit de sa voix calme :

— Madame, je dois vous demander de me faire confiance.

Gladia s'arrêta. Pourquoi employait-il cette expression ?

De nouveau, elle entendit cette voix si lointaine : « Je ne vous demande pas de l'aimer. Je vous demande de lui faire confiance. »

Ses lèvres se pincèrent, elle fronça les sourcils. À regret, malgré elle, elle se retourna.

— Eh bien, demanda-t-elle d'une voix peu aimable, que veux-tu dire, Giskard ?

— Simplement que du vivant du Dr Fastolfe, madame, c'était sa politique qui prévalait sur Aurora et sur tous les mondes spatiens. C'est ainsi que les Terriens ont été autorisés à émigrer librement sur diverses planètes propices de la Galaxie et qu'ont prospéré les mondes que nous appelons coloniens. Mais le Dr Fastolfe est mort et ses successeurs ne jouissent pas du même prestige. Le Dr Amadiro a maintenu vivaces ses conceptions antiterriennes et il est tout à fait possible qu'elles triomphent désormais et que l'on mène une politique vigoureuse contre la Terre et les mondes coloniens.

— Dans ce cas, Giskard, qu'y puis-je, moi ?

— Vous pouvez recevoir le Dr Mandamus et découvrir pourquoi il est si désireux de vous voir, madame. Je vous assure qu'il a beaucoup insisté pour obtenir un rendez-vous au plus tôt. Il a demandé que vous le receviez à 8 heures.

— Giskard, *jamais* je ne reçois personne avant midi.

— Je le lui ai dit, madame. J'ai considéré son vif désir de vous voir au petit déjeuner comme un indice de son désespoir. J'ai jugé important de savoir pourquoi il se montrait si désespéré.

— Et si je ne le reçois pas, tu penses, n'est-ce pas, que cela me fera personnellement du tort ? Je ne parle pas du tort que cela pourrait faire à la Terre, ou aux Coloniens, à ceci ou à cela. Cela me fera-t-il du tort, à moi ?

— Madame, cela peut nuire aux Terriens et aux Coloniens, entraver leur possibilité de poursuivre le peuplement de la Galaxie. Empêcher la réalisation du rêve né dans l'esprit de l'inspecteur Elijah Baley voici plus de vingt décennies. Le tort fait à la Terre deviendra donc profanation de sa mémoire. Est-ce que je me trompe en pensant que le moindre tort fait à sa mémoire serait ressenti par vous comme un tort personnel ?

Gladia en fut bouleversée. Pour la deuxième fois en une heure revenait dans la conversation le nom d'Elijah Baley. Depuis longtemps il n'était plus – ce Terrien à la vie éphémère, mort depuis plus de seize décennies – mais la seule mention de son nom l'émouvait encore.

— Comment les choses pourraient-elles soudain devenir si sérieuses ? demanda-t-elle.

— Il n'y a rien de soudain, madame. Voilà vingt décennies que les Terriens et les Spatiens suivent des voies parallèles et que la politique de sagesse du Dr Fastolfe les a empêchées de converger vers un conflit. Cependant, toujours a existé un fort mouvement d'opposition qu'a dû sans cesse combattre le Dr Fastolfe. Maintenant que le Dr Fastolfe est mort, l'opposition est bien plus puissante. L'abandon de

Solaria a considérablement accru l'influence de ce qui fut l'opposition et qui pourrait bien ne pas tarder à devenir la force politique dominante.

— Pourquoi cela ?

— Il est manifeste, madame, que décline la puissance des Spatiens et que bon nombre d'Aurorains ont le sentiment qu'il convient – maintenant ou jamais – de prendre des mesures énergiques.

— Et tu penses que le fait de voir cet homme est important pour empêcher cela ?

— Exactement, madame.

Gladia demeura silencieuse un instant et de nouveau lui revint en mémoire, bien à contrecœur, qu'elle avait jadis promis à Elijah de faire confiance à Giskard.

— Ma foi, je ne souhaite pas voir cet homme et je ne pense pas que le fait de le recevoir sera bénéfique à quiconque... mais, soit, je le recevrai.

3

Gladia dormait et l'obscurité régnait sur la maison – selon les normes humaines. Elle demeurait bien vivante, cependant, toute pleine de mouvement, car les robots avaient beaucoup à faire, et pouvaient le faire dans l'infrarouge.

Il fallait mettre de l'ordre dans l'établissement après les inévitables désordres des activités quotidiennes. Il fallait apporter des provisions, faire disparaître les débris, nettoyer, polir ou ranger divers objets, vérifier les appareils et, toujours, veiller à la sécurité.

Aucune porte ne comportait de serrure. Inutile. On ne se livrait à aucun acte de violence, on ne commettait aucun crime, aucun délit sur Aurora. Ni contre les personnes ni contre les biens. Rien de tel ne pouvait survenir puisque chaque établissement,

chaque individu était, à tout instant, gardé par des robots. On le savait parfaitement et on se le tenait pour dit.

Le prix d'un tel calme était que les gardiens-robots devaient demeurer en place. On n'avait jamais à les utiliser – mais pour la seule raison qu'ils étaient toujours là.

Giskard et Daneel, dont les aptitudes étaient à la fois plus importantes et plus générales que celles des autres robots de l'établissement, n'avaient pas de tâches spécifiques, à moins de considérer comme spécifique le fait d'être responsable de la bonne exécution des fonctions de tous les autres robots.

À 3 heures, ils avaient terminé leur ronde à l'extérieur, autour de la pelouse et de la zone boisée, afin de s'assurer que tous les gardes, dehors, faisaient bien ce qui leur incombait et que tout se passait normalement.

Ils se retrouvèrent près de la limite sud de l'établissement et ils parlèrent un moment dans une langue abrégée et ésopienne. Ils se comprenaient très bien, après des décennies de communication, et il leur était inutile de se lancer dans toutes les formes élaborées du langage humain.

— Des nuages. Invisible, dit Daneel, murmurant à peine.

S'il s'était adressé à un humain, il aurait dit : « Comme tu le vois, ami Giskard, le ciel s'est couvert. Si Mme Gladia avait attendu pour pouvoir apercevoir Solaria, elle n'y serait pas parvenue, en tout état de cause ».

Quant à la réponse de Giskard : « Prévu. Rendez-vous préférable », on aurait dû la traduire par : « C'est bien ce qu'avait prévu la météo, ami Daneel, et j'aurais pu en prendre prétexte pour envoyer Mme Gladia au lit de bonne heure. Il m'a semblé plus important,

cependant, d'aborder la question carrément et de la convaincre d'accorder ce rendez-vous dont je t'ai déjà parlé ».

— Il me semble, ami Giskard, dit Daneel, que la principale cause des difficultés que tu as pu rencontrer pour la convaincre est qu'elle a été bouleversée par l'abandon de Solaria. J'y suis allé une fois avec le camarade Elijah lorsque Mme Gladia était encore solarienne et y vivait.

— J'ai toujours cru comprendre, dit Giskard, que Mme Gladia n'avait pas été heureuse sur sa planète natale ; qu'elle avait bien volontiers quitté son monde sans jamais avoir eu la moindre intention d'y retourner. Mais je suis d'accord avec toi : elle paraît effectivement avoir été perturbée par le fait que l'histoire de Solaria était arrivée à son terme.

— Je ne comprends pas cette réaction de Mme Gladia, dit Daneel, mais c'est bien souvent que les réactions des humains ne paraissent pas logiquement découler des événements.

Si Giskard avait été humain, il aurait pu ponctuer cette dernière phrase d'un soupir. D'un soupir de mauvaise humeur, même. Les choses étant ce qu'elles étaient, il se borna à exprimer sans émotion la simple constatation d'une situation difficile.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles les Trois Lois de la Robotique me paraissent incomplètes ou insuffisantes, ajouta-t-il.

— Tu l'as déjà dit, ami Giskard. J'ai tenté de le croire, comme toi, et je n'y suis pas parvenu.

Giskard resta un instant silencieux puis observa :

— Je pense qu'au plan intellectuel elles sont incomplètes ou insuffisantes, mais lorsque je tente de le *croire*, je n'y parviens pas non plus car je suis lié par ces Lois. Cependant, si je ne l'étais pas, je suis sûr que je croirais à leur insuffisance.

— C'est là un paradoxe que je ne peux comprendre.

— Moi non plus. Et cependant, je me sens obligé d'exprimer ce paradoxe. Parfois, j'ai même l'impression que je suis sur le point de découvrir en quoi peut consister cet inachèvement ou cette insuffisance des Trois Lois, comme lors de ma conversation avec Mme Gladia ce soir. Elle m'a demandé comment le fait de ne pas accorder ce rendez-vous pourrait lui faire tort à elle plutôt que simplement faire tort de manière abstraite, et il y avait une réponse que je ne pouvais lui donner parce qu'elle ne se trouvait pas dans la limite des Trois Lois.

— La réponse que tu as donnée était parfaite, ami Giskard. Le tort causé à la mémoire du camarade Elijah aurait profondément affecté Mme Gladia.

— C'était la meilleure réponse possible dans la limite des Trois Lois, mais pas la meilleure réponse possible dans l'absolu.

— Qu'était la meilleure réponse possible dans l'absolu ?

— Je ne sais pas, car je ne puis l'exprimer par des mots ou même en saisir les concepts tant que je suis lié par les Lois.

— Il n'existe rien au-dessus des Lois, dit Daneel.

— Si j'étais humain, je parviendrais à voir au delà des Lois et je pense, ami Daneel, que tu pourrais, toi, voir au delà des Lois avant moi.

— Moi ?

— Oui, ami Daneel, voilà longtemps que je crois que bien que tu sois un robot, tu penses remarquablement comme un être humain.

— Ce n'est pas bien de croire cela, dit Daneel lentement, comme s'il ressentait douloureusement cette affirmation. Tu penses ainsi parce que tu peux lire dans l'esprit humain. Cela te déforme et pourrait

bien te détruire en fin de compte. C'est là une pensée qui m'attriste. Si tu peux t'empêcher de lire dans les esprits plus que tu le dois, tiens-t'en là.

— Je ne peux m'en empêcher, ami Daneel, répondit Giskard en se détournant. Je ne m'en empêcherai pas. Je regrette de ne pouvoir faire plus à cause des Trois Lois. Je ne peux fouiller assez parce que je crains de nuire. Je ne peux exercer davantage mon influence directe... dans la crainte de risquer de nuire.

— Tu as cependant très clairement influencé Mme Gladia, ami Giskard.

— Pas vraiment. Il se peut que j'aie changé le cours de sa pensée et que j'aie pu lui faire accepter le rendez-vous sans difficulté, mais l'esprit humain est si plein de complexités que je n'ose pas faire plus. Quasiment toutes les inflexions que j'imprime provoquent des inflexions secondaires dont je ne peux connaître la nature avec certitude et qui peuvent se révéler nuisibles.

— Tu as cependant agi sur Mme Gladia.

— Cela n'a pas été utile. Le mot « confiance » la touche et la rend plus vulnérable. Je l'ai déjà remarqué par le passé mais je n'utilise le mot qu'avec la plus grande circonspection car en abuser ce serait certainement l'affaiblir. Je me demande bien pourquoi mais je ne peux tout simplement pas trouver de réponse.

— Parce que les Trois Lois ne le permettent pas ?

— Oui, dit Giskard dont la faible lueur du regard parut se faire plus vive. À chaque pas, je retrouve les Trois Lois sur mon chemin. Mais je ne peux les modifier – parce qu'elles se trouvent sur mon chemin. J'ai cependant le sentiment que je dois les modifier car je sens arriver une catastrophe.

— C'est ce que tu as déjà dit, ami Giskard, mais tu n'as pas précisé la nature de la catastrophe.

— Parce que j'en ignore la nature. Il s'agit de l'hostilité croissante entre Aurora et la Terre, mais comment cela va-t-il évoluer vers une véritable catastrophe, je ne peux le dire.

— Est-il possible qu'après tout la catastrophe ne se produise pas ?

— Je ne le pense pas. J'ai décelé, chez certains officiels aurorains que j'ai rencontrés, un sentiment de catastrophe ou d'attente d'un triomphe. Je suis incapable de décrire cela plus précisément et je ne peux fouiller davantage afin d'être plus précis parce que les Trois Lois ne m'y autorisent pas. C'est là une raison supplémentaire pour que la rencontre avec Mandamus ait lieu demain. Cela me donnera l'occasion d'étudier *son* esprit.

— Et si tu ne peux effectivement l'étudier ?

Encore que la voix de Giskard ne pût trahir aucune émotion au sens humain du terme, on ne pouvait se méprendre quant au désespoir dont ses paroles étaient empreintes lorsqu'il répondit :

— Dans ce cas, je demeurerai impuissant. Je ne peux qu'obéir aux Lois. Que puis-je faire d'autre ?

Et Daneel répondit doucement et d'une voix où perçait le découragement :

— Rien.

4

Gladia arriva dans son salon à 8 h 15, ayant délibérément – et avec une certaine malveillance – décidé de laisser Mandamus (malgré elle, elle se souvenait désormais de son nom) poireauter un peu. De même avait-elle pris un soin tout particulier de sa personne et (pour la première fois depuis des années) avait-elle souffert face aux mèches grises de ses cheveux,

souhaitant fugitivement avoir adopté l'habitude quasi générale des Aurorains de se teindre. Après tout, si elle pouvait paraître aussi jeune et séduisante que possible, cela mettrait davantage encore en position d'infériorité ce larbin d'Amadiro.

Totalement prête à le détester dès le premier regard, elle prit conscience, avec un certain découragement, qu'il pourrait, lui, se révéler jeune et séduisant, que lorsqu'elle paraîtrait, un éclatant sourire pourrait illuminer un visage épanoui, qu'elle pourrait, malgré elle, le trouver attirant.

Elle fut donc soulagée en le découvrant. Il était jeune, certes, et probablement même n'avait-il pas atteint le demi-siècle, mais il n'en avait pas tiré le meilleur profit. Il était grand, songea-t-elle – 1,85 mètre peut-être –, ce qui le faisait paraître grêle. Il avait les cheveux bien trop foncés pour un Aurorain, des yeux ternes couleur noisette, un visage trop long, des lèvres trop minces, une bouche trop grande, un teint qui manquait d'éclat. Mais ce qui le privait de la véritable apparence de la jeunesse, c'était cette expression trop guindée, trop dépourvue d'humour.

Gladia fut soudain envahie du souvenir fugace des romans dont on était si friand sur Aurora (romans qui, invariablement, traitaient de la Terre à son époque primitive – engouement bizarre dans un monde où l'on manifestait de plus en plus des sentiments anti-terriens) et elle se prit à songer : Ma foi, c'est exactement l'image d'un puritain.

Elle se sentit soulagée et faillit en sourire. D'ordinaire, on peignait les puritains comme des vilains et, que ce Mandamus en soit effectivement un ou pas, il paraissait commode qu'il en eût l'air.

Mais lorsqu'il s'adressa à elle, Gladia fut déçue car il avait une voix douce et clairement mélodieuse.

(Pour coller totalement à l'image stéréotypée, il aurait dû parler du nez.)

— Madame Gremionis ? demanda-t-il.

Elle tendit la main avec un sourire d'une condescendance étudiée.

— Monsieur Mandamus... Je vous en prie, appelez-moi Gladia, comme tout le monde.

— Je sais que c'est le nom que vous adoptez dans votre vie professionnelle...

— C'est le nom que j'ai adopté pour tout. Et voilà plusieurs décennies que mon mariage a été dissous à l'amiable.

— Il a duré assez longtemps, je crois.

— Très longtemps. Ce fut un mariage très réussi, mais même les mariages les plus réussis ont une fin naturelle.

— Oui, dit sentencieusement Mandamus, poursuivre au delà de la fin pourrait bien changer le succès en échec.

Gladia hocha la tête et dit avec un léger sourire :

— Quelle sagesse chez quelqu'un d'aussi jeune... Mais voulez-vous passer dans la salle à manger ? Le petit déjeuner est prêt et je vous ai certainement déjà suffisamment fait attendre.

Ce ne fut que lorsqu'il fut à son côté, réglant son pas sur celui de Gladia, qu'elle prit conscience de la présence des deux robots qui l'accompagnaient. Il était parfaitement impensable qu'un Aurorain se déplace où que ce fût sans sa suite de robots, mais tant qu'ils demeuraient immobiles, un œil aurorain ne les remarquait pas.

Gladia, d'un coup d'œil rapide, vit qu'il s'agissait d'un modèle tout récent, manifestement très coûteux. Leurs pseudo-tenues vestimentaires paraissaient élaborées et, bien que Gladia ne les eût pas elle-même conçues, il lui fallut bien admettre, à regret sans

doute, qu'elles étaient parfaites. Un jour ou l'autre, il lui faudrait savoir qui les avait dessinées car elle n'en reconnaissait pas la facture et elle pourrait bien se retrouver avec un concurrent nouveau et redoutable. Elle se prit à admirer le style identique des pseudo-vêtements chez les deux robots, style qui n'en conservait pas moins une touche personnelle pour chacun. On ne pouvait les confondre.

Mandamus saisit son rapide coup d'œil et en comprit la nature avec une déconcertante exactitude. (Il est intelligent, songea Gladia, déçue.) Il expliqua :

— L'exo-dessin de mes robots a été créé par un jeune homme de l'Institut qui ne s'est pas encore fait un nom. Mais cela viendra, ne croyez-vous pas ?

— Absolument.

Gladia ne s'attendait pas que l'on discutât affaires avant la fin du petit déjeuner. On considérait comme le comble du mauvais goût que d'échanger autre chose que des banalités au cours des repas et Gladia songea que Mandamus n'était pas des plus à l'aise avec les banalités. On pouvait parler du temps, certes. On évoqua la récente période de pluie, fort heureusement terminée, et l'espoir de l'arrivée de la saison sèche. Il y eut l'expression quasiment obligatoire de son admiration pour l'établissement de l'hôtesse, que Gladia accepta avec une modestie consommée. Elle ne fit rien pour soulager la tension qu'on sentait chez l'homme et le laissa seul chercher un sujet de conversation.

Enfin, le regard de Mandamus tomba sur Daneel, tranquille et immobile dans sa niche murale. Il parvint à surmonter son indifférence auroraine et le remarqua.

— Ah, dit-il, il s'agit manifestement du célèbre R. Daneel Olivaw. Il est absolument unique. Remarquable spécimen.

— Tout à fait remarquable.

— Il vous appartient, maintenant, n'est-ce pas ?
Selon le vœu de Fastolfe ?

— Selon le vœu du *docteur* Fastolfe, oui, corrigea Gladia.

— Je suis vraiment frappé et surpris de l'échec de l'Institut quant au projet de robots humaniformes. Y avez-vous jamais songé ?

— J'en ai entendu parler, répondit prudemment Gladia. (Était-ce là qu'il voulait en venir ?) Je ne crois pas y avoir tellement réfléchi.

— Les sociologues essaient toujours de comprendre. À coup sûr nous, à l'Institut, n'avons jamais surmonté notre déception. Cela paraissait une évolution toute naturelle. D'aucuns, parmi nous, pensent que Fa...
— le Dr Fastolfe y fut un peu pour quelque chose.

(Il avait évité de répéter son erreur, songea Gladia. Ses yeux s'étrécirent, son hostilité s'affirma et elle décida qu'il était venu la voir pour tenter de découvrir quelque chose de préjudiciable à ce pauvre et excellent Han.) Elle répliqua, vertement :

— Il faut être stupide pour le penser. Et je ne changerai pas mon qualificatif même si c'est là ce que vous pensez

— Je ne suis pas de ceux qui le pensent, en grande partie parce que je ne vois pas ce qu'aurait pu faire le Dr Fastolfe pour que cela se traduise par un fiasco.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il dû y faire quelque chose ? Il se trouve que le public n'en voulait pas. Un robot qui ressemble à un homme rivalise avec un homme, et avec une femme un robot ressemblant à une femme – et beaucoup trop pour que cela ne soit pas désagréable. Les Aurorains n'aiment pas la rivalité. Faut-il aller chercher plus loin ?

— La rivalité sexuelle ? demanda calmement Mandamus.

Un instant, le regard de Gladia croisa le sien avec le même calme. Était-il au courant de son amour déjà si ancien pour le robot Jander ? Et qu'importait ?

Rien ne paraissait transparâtre, dans son expression, qui pût laisser supposer que se cachait autre chose sous le simple sens des mots. Elle répondit enfin :

— La rivalité dans tous les domaines. Si le Dr Han Fastolfe a pu faire quelque chose pour contribuer à un tel sentiment, ce fut qu'il conçut ses robots comme trop humains, mais ce fut tout.

— Je crois que vous avez réfléchi à la question, dit Mandamus. L'ennui, c'est que les sociologues jugent trop simpliste l'explication selon laquelle on aurait craint la rivalité avec des robots trop humains. Cela ne serait pas suffisant et il n'existe pas d'indice d'un quelconque autre motif d'aversion significatif.

— La sociologie n'est pas une science exacte.

— Elle n'est pas non plus inexacte.

Gladia haussa les épaules et Mandamus reprit, après un instant de silence :

— Quoi qu'il en soit, cela nous a empêchés d'organiser comme il convenait des expéditions de colonisation. Sans robots humaniformes pour débayer le terrain...

Le petit déjeuner n'était pas tout à fait terminé, mais il apparut manifeste à Gladia que Mandamus ne pouvait plus longtemps se cantonner dans les banalités.

— Nous aurions pu y aller nous-mêmes, fit-elle observer.

Cette fois, ce fut Mandamus qui haussa les épaules.

— Trop difficile. En outre, ces barbares de Terriens à la vie éphémère, avec la permission de votre Dr Fastolfe, se sont mis à fourmiller sur toutes les planètes comme une invasion de cafards.

— Il reste encore bien des planètes disponibles. Des millions. Et s'ils peuvent le faire...

— Bien sûr qu'ils peuvent le faire, coupa Mandamus, s'enflammant soudain, cela leur coûte des vies, mais que sont des vies pour eux ? Une décennie de perdue, c'est tout, et ils sont des milliards. S'ils ont un million de morts dans l'aventure de la colonisation, qui le remarque, qui s'en soucie ? Pas eux.

— Je suis sûre que si.

— Absurde. Nos vies sont plus longues et par conséquent plus précieuses et naturellement nous en sommes moins prodigues.

— C'est ainsi que nous restons là sans rien faire d'autre que nous répandre en injures contre les Colons de la Terre qui osent risquer leur vie et paraissent avoir hérité de la Galaxie en échange.

Gladia ignorait qu'existait chez elle un tel sentiment procolonien, mais elle se sentait d'humeur à contredire Mandamus. Cependant, au fur et à mesure qu'elle parlait, elle ne pouvait s'empêcher de penser que ce qui n'avait été que simple esprit de contradiction au début prenait tout son sens et pourrait bien être son intime conviction. En outre, elle avait entendu Fastolfe exprimer de telles idées au cours de ses dernières années de découragement.

Au signal de Gladia, la table fut rapidement et efficacement débarrassée. Le petit déjeuner aurait pu se poursuivre, mais la conversation et l'ambiance étaient devenues tout à fait inadéquates pour un repas empreint de politesse.

Ils retournèrent au salon. Les robots de Mandamus le suivirent, comme suivirent Daneel et Giskard, chacun retrouvant sa niche. (Mandamus n'avait pas exprimé la moindre remarque concernant Giskard, songea Gladia, mais pourquoi l'aurait-il fait ?) Giskard était très démodé, primitif même, totalement

insignifiant comparé aux magnifiques spécimens de Mandamus.

Gladia s'assit et croisa les jambes, bien consciente que la finesse du tissu de son pantalon collant flattait ses jambes d'apparence encore jeunes.

— Puis-je savoir pour quelle raison vous avez souhaité me voir, docteur Mandamus ? demanda-t-elle, ne voulant pas retarder plus longtemps les choses.

— J'ai la mauvaise habitude de mâcher de la gomme médicinale après les repas pour aider la digestion, dit-il. Y verriez-vous une objection ?

— Je trouverais cela gênant, répondit sèchement Gladia.

(Peut-être serait-il désavantagé s'il ne pouvait mâcher sa gomme. En outre, ajouta vertueusement Gladia pour elle-même, à son âge il ne devait avoir besoin de rien pour aider la digestion.)

Mandamus avait déjà à moitié sorti de la poche de poitrine de sa tunique un petit paquet allongé qu'il repoussa sans le moindre signe de déception. Il murmura :

— Bien sûr.

— Je demandais, docteur Mandamus, pour quelle raison vous avez souhaité me voir.

— Pour deux raisons, en fait, madame Gladia. La première est toute personnelle et la seconde concerne l'État. Verriez-vous un inconvénient à ce que je commence par la raison personnelle ?

— Je dois vous dire en toute franchise, docteur Mandamus, que j'ai du mal à imaginer quelle affaire personnelle pourrait exister entre nous. Vous travaillez à l'Institut de Robotique, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet.

— Et vous êtes proche d'Amadiro, m'a-t-on dit.

— J'ai l'honneur de travailler avec le *docteur* Amadiro, dit-il en appuyant légèrement sur le titre.

(Il me rend la monnaie de ma pièce, songea Gladia, mais je ne la ramasserai pas.)

— Amadiro et moi avons eu l'occasion de nous rencontrer, voilà vingt décennies, et ce fut particulièrement désagréable. Depuis lors, je n'ai plus souhaité avoir la moindre occasion de le revoir. Pas plus que je n'aurais souhaité avoir quoi que ce soit à faire avec vous en qualité de proche collaborateur d'Amadiro, mais on m'a persuadée que l'entretien pouvait se révéler important. S'agissant d'une question personnelle, toutefois, cet entretien ne me paraît pas le moins du monde important. Voulez-vous en venir à la question qui concerne l'État ?

Mandamus baissa les yeux et apparut sur ses joues une légère rougeur qui aurait bien pu être de la gêne.

— Dans ce cas, laissez-moi me présenter, dit-il. Je suis Levular Mandamus, votre descendant au cinquième degré. Je suis l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Santirix et de Gladia Gremionis. Vous êtes donc mon arrière-arrière-arrière-grand-mère.

Gladia cilla rapidement, tentant de ne pas laisser paraître la stupéfaction ressentie (mais sans bien y parvenir). Certes, elle avait des descendants, et pourquoi l'un de ces descendants ne serait-il pas cet homme ?

— Vous en êtes sûr ? demanda-t-elle.

— Tout à fait. J'ai fait faire des recherches généalogiques. Après tout, il se peut que je veuille des enfants un de ces jours et, avant d'en avoir un, de telles recherches seraient obligatoires. Si cela vous intéresse, je puis vous dire que la formule qui nous sépare est M.F.F.M.

— Vous êtes donc le fils de la fille de la fille du fils de mon fils ?

— C'est cela.

Gladia ne demanda pas d'autres détails. Elle avait eu un fils et une fille. Elle s'était montrée une

mère parfaitement consciente de ses devoirs, mais, le moment venu, les enfants avaient vécu une vie indépendante.

Quant à ses descendants survenus après ce fils et cette fille, jamais, selon la coutume spatienne parfaitement convenable, elle ne s'en était inquiétée et ne s'en souciait guère. Et, en ayant rencontré un, elle était suffisamment spatienne pour continuer à ne guère s'en soucier.

Cette pensée lui rendit totalement son assurance. Elle se cala de nouveau dans son siège et se détendit.

— Très bien, dit-elle. Vous êtes mon descendant au cinquième degré. Si c'est là le sujet personnel dont vous souhaitez m'entretenir, il est sans importance.

— Je le comprends parfaitement, ancêtre. Ce n'est pas, à proprement parler, de ma généalogie que je souhaite discuter, mais elle jette les bases. Le Dr Amadiro, voyez-vous, est au courant de ce lien. Du moins, je le soupçonne de l'être.

— Vraiment ? Comment cela se fait-il ?

— Je pense qu'il s'inquiète secrètement de la généalogie de tous ceux qui viennent travailler à l'Institut.

— Mais pourquoi cela ?

— Afin de découvrir ce qu'il a précisément découvert dans mon cas. Il n'est pas homme à faire aveuglément confiance.

— Je ne comprends pas. Pourquoi le fait que vous soyez mon descendant au cinquième degré aurait-il plus d'importance pour lui que pour moi ?

Mandamus se frotta le menton de son poing droit, l'air songeur.

— Son aversion pour vous ne le cède en rien à votre aversion pour lui, madame, dit-il. Si vous étiez toute prête à me refuser une entrevue à cause de lui,

il n'en est pas moins prêt à me refuser tout avancement à cause de vous. Cela pourrait être pire encore si j'étais un descendant du Dr Fastolfe, mais guère.

Gladia se redressa, raide dans son siège. Les narines frémissantes, elle dit d'une voix sèche :

— Qu'attendez-vous donc de moi ? Je ne peux déclarer que vous n'êtes pas mon descendant. Dois-je faire diffuser une annonce en hypervision déclarant que vous m'êtes totalement indifférent et que je vous renie ? Cela satisferait-il votre Amadiro ? Dans ce cas, je dois vous aviser que je ne le ferai pas. Je ne ferai rien qui puisse être agréable à cet homme. Si cela signifie qu'il se séparera de vous et vous lésera dans votre carrière sous prétexte de quelque désapprobation de votre filiation, cela vous apprendra à aller vous associer avec quelqu'un de plus sensé et de moins pervers.

— Il ne se séparera pas de moi, madame Gladia. Je lui suis bien trop précieux – si vous voulez bien me pardonner ce manque de modestie. Mais j'espère lui succéder un jour à la tête de l'Institut et cela, j'en suis tout à fait persuadé, il ne le permettra pas tant qu'il soupçonnera chez moi une ascendance bien pire que la vôtre.

— Imagine-t-il que le pauvre Santirix est pire que moi ?

— Pas du tout. (Mandamus rougit, déglutit, mais son ton demeura calme et égal.) Je ne voudrais pas me montrer irrespectueux, madame, mais je me dois de connaître la vérité.

— Quelle vérité ?

— Je suis votre descendant au cinquième degré. Voilà qui ressort clairement des archives généalogiques. Mais est-il possible que je sois également le descendant au cinquième degré, non pas de Santirix Gremionis mais du Terrien Elijah Baley ?

Gladia bondit sur ses pieds aussi vivement que si elle eût été soulevée par les champs de forces unidimensionnels d'un marionnettiste. Elle n'avait pas conscience de s'être dressée.

Pour la troisième fois en douze heures, voilà qu'était mentionné le nom de ce Terrien depuis longtemps disparu – et par trois personnes différentes.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle d'une voix qui lui parut comme étrangère à elle-même.

— Cela me paraît assez évident, dit-il en se levant à son tour et en reculant légèrement. Votre fils, mon arrière-arrière-grand-père, est-il né des rapports sexuels de vous-même et du Terrien Elijah Baley ? Elijah Baley était-il le père de votre fils ? Je ne vois pas comment exprimer cela plus clairement.

— Comment osez-vous suggérer une telle chose ? Ou seulement y penser ?

— Je l'ose parce que ma carrière en dépend. Si la réponse est affirmative, ma vie professionnelle peut en être brisée. Je souhaite une réponse négative, mais une telle réponse non étayée par des preuves ne me servirait à rien. Je dois pouvoir présenter une preuve au Dr Amadiro, le moment venu, et lui montrer que sa répugnance quant à ma généalogie doit s'arrêter à vous. Après tout, il est clair pour moi que son aversion pour vous – et même pour le Dr Fastolfe – n'est rien, vraiment rien, comparée à l'incroyable intensité de sa haine pour le Terrien Elijah Baley. Il ne s'agit pas du seul fait de sa vie éphémère, encore que la pensée d'avoir hérité de gènes barbares me perturberait terriblement. Je pense que si j'administrais la preuve que je descends d'un Terrien *autre* qu'Elijah Baley, il ne s'en soucierait guère. Mais c'est la pensée d'Elijah Baley – et de lui seul – qui le rend fou. Je ne sais pas pourquoi.

Le fait d'entendre de nouveau prononcer le nom d'Elijah l'avait presque fait revivre, pour Gladia. Elle respira profondément, exultant au meilleur souvenir de sa vie.

— Moi je le sais, dit-elle. C'est parce que Elijah, alors qu'il avait tout contre lui, tout Aurora contre lui, est cependant parvenu à détruire Amadiro au moment où l'homme pensait détenir le succès. Elijah y réussit par son seul courage, par sa seule intelligence. Amadiro était tombé sur un être bien supérieur à lui en la personne de ce Terrien imprudemment méprisé. Et que pouvait-il faire contre cela sinon lui vouer une haine stérile ? Voilà plus de seize décennies qu'Elijah est mort et Amadiro ne peut toujours pas oublier, toujours pas pardonner, toujours pas laisser tomber les chaînes qui le lient par la haine et le souvenir à ce mort. Et je ne souhaite pas permettre qu'Amadiro oublie – ou cesse de haïr – tant que cela empoisonne chaque instant de son existence.

— Je comprends que vous ayez quelque raison d'en vouloir au Dr Amadiro, mais quelle raison avez-vous de me témoigner du ressentiment ? Laisser le Dr Amadiro penser que je descends d'Elijah Baley lui donnera le plaisir de me détruire. Pourquoi lui donneriez-vous inutilement ce plaisir ? Ainsi, fournissez-moi donc la preuve que je descends de vous et de Santirix Gremionis ou de vous et de n'importe qui sauf d'Elijah Baley.

— Espèce de fou ! Espèce d'idiot ! Pourquoi avez-vous besoin d'une preuve de moi ? Allez consulter les archives historiques. Vous y trouverez la mention du jour précis où Elijah Baley se trouvait sur Aurora. Vous y lirez le jour précis où j'ai donné naissance à mon fils, Darrel. Vous découvrirez que Darrel a été conçu plus de cinq ans après qu'Elijah eut quitté Aurora. Vous y découvrirez aussi qu'Elijah n'est jamais revenu

sur Aurora. Eh bien, pensez-vous que ma grossesse ait pu durer cinq ans, que j'aie porté dans mon sein un fœtus pendant cinq années galactiques standard ?

— Je connais les chiffres, madame. Et je ne crois pas que votre grossesse ait duré cinq ans.

— Alors, pourquoi venir me trouver ?

— Parce qu'il y a autre chose. Je sais – et je pense que le Dr Amadiro le sait parfaitement – que bien que le Terrien Elijah Baley, ainsi que vous le dites, ne soit jamais revenu sur la surface d'Aurora, il s'est trouvé dans un vaisseau en orbite autour d'Aurora pendant environ un jour. Je sais – et je pense que le Dr Amadiro le sait parfaitement – que bien que le Terrien n'ait pas quitté le vaisseau pour se rendre sur Aurora, vous avez quitté Aurora pour vous rendre à bord du vaisseau ; que vous y avez passé la plus grande partie de la journée ; et que cela s'est passé près de cinq ans après que le Terrien fut venu sur Aurora – à peu près à l'époque, en fait, où votre fils a été conçu.

Gladia sentit le sang refluer de son visage en entendant l'homme prononcer calmement ces mots. La pièce s'obscurcit autour d'elle et elle tituba.

Elle sentit soudain des bras qui la saisissaient doucement et sut qu'il s'agissait de ceux de Daneel. Elle sentit qu'on l'asseyait doucement dans son siège.

Elle entendit la voix de Mandamus, bien lointaine lui parut-il.

— N'est-ce pas exact, madame ? demandait-il.

C'était exact, bien sûr.

L'ANCÊTRE ?

Le souvenir !

Toujours présent, bien sûr, mais caché, d'ordinaire. Et puis, parfois, comme s'il traduisait exactement la parfaite poussée nécessaire, il pouvait soudain surgir, parfaitement clair, plein de couleur, illuminé et vivant.

De nouveau elle était jeune, plus jeune que l'homme qui se trouvait devant elle ; assez jeune pour connaître la tragédie et l'amour, avec cette mort-dans-la-vie sur Solaria qui avait atteint son moment le plus intense avec la fin cruelle du premier homme auquel elle eût pensé comme étant son « mari ». (Non, même maintenant elle ne prononcerait pas son nom, pas même en pensée.)

Plus proches encore de sa vie suivante furent les mois de bouleversante émotion avec le second – non humain – auquel elle eût associé ce mot. Jander, le robot humaniforme, lui avait été donné et elle l'avait fait totalement sien jusqu'à ce que, tout comme son premier mari, il mourût soudain.

Et puis, enfin, il y avait eu Elijah Baley, qui n'avait jamais été son mari, qu'elle n'avait rencontré que deux fois, à cinq ans d'écart, chaque fois

pendant quelques heures au cours de chacun de ces quelques jours. Elijah dont elle avait une fois caressé la joue de sa main dégantée, ce qui l'avait enflammée ; dont elle avait plus tard tenu dans ses bras le corps nu, ce qui, enfin, l'avait enflammée de façon durable.

Et ensuite un troisième mari, avec lequel elle avait vécu dans le calme et la paix, payant d'un non-triomphe ce qui était une non-misère, payant d'un oubli fermement entretenu le soulagement de revivre.

Jusqu'à ce qu'un jour (elle n'était pas certaine de cette date qui venait de surgir ainsi des années de sommeil sans trouble) Han Fastolfe, ayant sollicité l'autorisation de lui rendre visite, arrivât de son établissement voisin.

Gladia prit cette visite avec une certaine considération car l'homme était bien trop occupé pour se livrer à la légèreté à des mondanités. Cinq ans à peine s'étaient écoulés depuis la crise qui avait conduit à faire de Han l'homme d'État le plus important d'Aurora. Président de la planète, et pas seulement en titre, il était le vrai leader du monde spatien. Il disposait de si peu de temps pour jouer les êtres humains.

Ces années avaient laissé leur empreinte – et allaient continuer à la laisser jusqu'à sa triste mort, considérant qu'il avait échoué, lui qui n'avait jamais perdu une bataille. Kelden Amadiro, qu'il avait vaincu, continuait à vivre, robuste, témoignant que la victoire peut être bien plus dommageable.

Fastolfe, malgré tout, continuait à parler avec douceur, à garder sa patience, à ne jamais se plaindre. Mais même Gladia, si peu intéressée qu'elle fût par la politique et les incessantes machinations du pouvoir, savait bien que la maîtrise qu'il conservait sur Aurora ne pouvait tenir que par un effort constant et sans relâche qui privait Fastolfe de tout ce qui

aurait pu rendre sa vie digne d'être vécue et qu'il s'y tenait – ou y était-il tenu ? – uniquement par ce qu'il considérait être le bien... le bien de quoi ? d'Aurora ? des Spatiens ? Simplement du fait de quelque vague concept d'un Bien idéalisé ?

Elle ne savait pas. Elle hésitait à le demander.

Mais cinq ans seulement s'étaient écoulés depuis la crise. Il donnait encore l'impression d'être un homme jeune et plein d'espoir et son aimable visage banal savait encore sourire.

— J'ai un message pour vous, Gladia, dit-il.

— Agréable, j'espère ? demanda-t-elle poliment.

Il avait amené Daneel avec lui. C'était l'indice que les vieilles plaies se refermaient qu'elle pût regarder Daneel avec une sincère affection et sans souffrir bien qu'il fût une copie de son défunt Jander jusqu'au moindre détail. Elle pouvait lui parler, bien qu'il répondît avec presque la même voix que Jander. Ces cinq années avaient pansé la plaie et émoussé la douleur.

— Je l'espère, dit Fastolfe avec un sourire. Il s'agit d'un vieil ami.

— C'est si agréable d'avoir de vieux amis, dit-elle, essayant de ne pas se montrer ironique.

— D'Elijah Baley.

Les cinq années s'évanouirent et elle sentit resurgir le choc et le serrement de cœur du souvenir.

— Est-ce qu'il va bien ? demanda-t-elle d'une voix à demi étranglée après une bonne minute de stupéfaction silencieuse.

— Parfaitement bien. Et, ce qui est plus important, il est tout près d'ici.

— Tout près ? Sur Aurora ?

— En orbite autour d'Aurora. Il sait qu'on ne peut lui accorder l'autorisation de se poser, même si je jette tout le poids de mon influence dans la balance ;

sans quoi il le ferait, je pense. Il aimerait vous voir, Gladia. Il a pris contact avec moi parce qu'il a le sentiment que je peux faire en sorte que vous puissiez vous rendre sur son vaisseau. Je suppose que je peux aller jusque-là – mais seulement si vous le souhaitez. Le souhaitez-vous ?

— Je... je ne sais pas. C'est trop brutal pour que je réponde.

— Même par un élan spontané ? (Il attendit un instant puis ajouta :) Franchement, Gladia, comment cela va-t-il avec Santirix ?

Elle le regarda, égarée, comme si elle ne saisissait pas la raison pour laquelle il avait changé de sujet. Puis, comprenant, elle dit :

— Nous nous entendons bien.

— Êtes-vous heureuse ?

— Je suis... je ne suis pas malheureuse.

— À vous entendre, ce n'est pas l'extase.

— Combien de temps l'extase peut-elle durer, même s'il s'agissait d'extase ?

— Avez-vous l'intention d'avoir des enfants, un jour ?

— Oui, répondit-elle.

— Envisagez-vous un changement de votre situation maritale ?

— Pas pour l'instant, dit-elle en secouant fermement la tête.

— Dans ce cas, ma chère Gladia, si vous voulez le conseil d'un homme bien las, qui se sent désagréablement vieux, refusez l'invitation. Je me souviens du peu que vous m'avez dit, après que Baley eut quitté Aurora et, pour vous dire le vrai, j'ai pu en déduire bien plus que vous ne le pensez peut-être. Si vous le voyez, vous trouverez peut-être tout cela bien décevant, sans le halo plus intense, plus doux, du souvenir, ou, pire encore que de la déception,

peut-être cette rencontre brisera-t-elle une satisfaction fragile que vous ne pourrez plus retrouver ensuite.

Gladia, qui précisément avait vaguement pensé la même chose, jugea qu'il suffisait d'exprimer la proposition par des mots pour la rejeter.

— Non, Han, dit-elle. Je dois le voir, mais je crains d'y aller seule. Voulez-vous m'accompagner ?

— On ne m'a pas invité, Gladia, dit-il avec un sourire las. Et même dans ce cas je serais contraint de refuser. Nous avons un vote important au Conseil. Les affaires de l'État, voyez-vous, et je ne peux m'absenter.

— Pauvre Han !

— Oui, pauvre de moi, en effet. Mais vous ne pouvez y aller seule. Pour autant que je le sache, vous ne savez pas piloter un vaisseau.

— Oh ! Ma foi, je pensais que j'aurais pu prendre...

— Un appareil commercial ? (Fastolfe secoua la tête.) Tout à fait impossible. Pour que vous puissiez rendre visite à un vaisseau terrestre librement en orbite et monter à bord, ce qui serait inévitable si vous utilisiez un appareil commercial, il vous faudrait une autorisation spéciale et cela prendrait des semaines. Si vous ne voulez pas y aller, Gladia, inutile de considérer que vous ne souhaitez pas le voir. S'il faut des semaines pour obtenir les documents et sacrements officiels, je suis sûr qu'il ne pourra attendre aussi longtemps.

— Mais je veux le voir, dit Gladia, bien décidée maintenant.

— Dans ce cas, vous pouvez prendre mon appareil personnel et Daneel vous y conduira. Il peut parfaitement piloter et il est tout aussi désireux que vous de voir Baley. Nous nous bornerons à ne pas signaler le déplacement.

— Mais vous aurez des ennuis, Han.

— Peut-être personne ne le découvrira-t-il – ou feindra-t-on de n'avoir rien vu. Et si quelqu'un me cherche des ennuis, je réglerai cela, c'est tout.

Gladia hocha la tête pensivement pendant un instant puis dit :

— Si cela ne vous ennue pas, je vais me montrer égoïste et risquer de vous causer des ennuis, Han. Je souhaite y aller.

— Dans ce cas vous irez.

5a

C'était un petit vaisseau, bien plus petit que Gladia ne l'avait imaginé ; intime en quelque sorte ; assez petit, après tout, pour qu'on n'y ait pas prévu de pseudo-gravité – et la sensation d'apesanteur qui lui rappelait constamment de se livrer à d'amusantes gymnastiques lui rappelait tout autant qu'elle se trouvait dans un environnement insolite.

Elle était spatienne. On comptait plus de cinq milliards de Spatiens disséminés sur cinquante mondes, tous fiers de l'être. Mais combien de ceux qui se disaient spatiens étaient vraiment des voyageurs de l'espace ! Très peu. Quatre-vingts pour cent d'entre eux, peut-être, n'avaient jamais quitté le monde où ils étaient nés. Et même dans les vingt pour cent restants, bien peu avaient parcouru l'espace plus de deux ou trois fois.

Quant à elle, pensa-t-elle tristement, elle n'était certainement pas une Spatienne au sens littéral du terme. Une fois (une fois !) elle avait voyagé à travers l'espace, de Solaria à Aurora, sept ans plus tôt. Voilà qu'elle pénétrait dans l'espace pour la deuxième fois sur un petit appareil privé et pour une brève balade à peine au delà de l'atmosphère, une dérisoire centaine

de milliers de kilomètres, avec pour toute compagnie une seule autre personne – pas même une personne, d'ailleurs.

De nouveau elle jeta un regard sur Daneel dans la petite cabine de pilotage. Elle ne le distinguait qu'en partie, assis aux commandes.

Jamais elle n'était allée nulle part avec un seul et unique robot à portée de voix. Sur Solaria, elle en avait eu des centaines – des milliers – à sa disposition. Sur Aurora, d'ordinaire, on en comptait des douzaines, sinon plusieurs douzaines.

Là, il n'y en avait qu'un.

— Daneel ! appela-t-elle.

— Oui, madame Gladia, répondit-il sans quitter des yeux les instruments.

— Es-tu heureux de revoir Elijah Baley ?

— Je ne sais pas, madame Gladia, comment décrire au mieux ce que je ressens intérieurement. Peut-être s'agit-il de quelque chose d'analogue à ce que les humains appellent être heureux.

— Mais tu dois ressentir quelque chose.

— J'ai l'impression de pouvoir prendre des décisions plus rapidement que d'habitude, mes réponses semblent arriver plus facilement, mes mouvements paraissent requérir moins d'énergie. Plus généralement, je pourrais interpréter cela comme une sensation de bien-être. Du moins ai-je entendu les humains utiliser ce mot et j'ai le sentiment qu'on l'utilise pour décrire quelque chose de bien proche des sensations que je ressens actuellement.

— Et si j'allais te dire que je désire le voir seule ? demanda Gladia.

— Dans ce cas, cela se ferait.

— Même si ça signifie que tu ne le verrais pas ?

— Oui, madame.

— Ne serais-tu pas déçu, alors ? Je veux dire, ne ressentirais-tu pas une sensation qui serait le contraire du bien-être ? Tes décisions n'arriveraient-elles pas moins rapidement, tes réponses moins facilement, tes mouvements n'exigeraient-ils pas davantage d'énergie, etc. ?

— Non, madame Gladia, car je ressentirais un sentiment de bien-être à exécuter vos ordres.

— Ta propre sensation de plaisir, c'est la Troisième Loi, et exécuter mes ordres c'est la Deuxième Loi, et la Deuxième est prioritaire. C'est bien cela ?

— Oui, madame.

Gladia Juttait contre sa curiosité. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de poser de telles questions à un robot ordinaire. Un robot est une machine. Mais elle ne pouvait penser à Daneel comme à une machine, de même que cinq ans plus tôt elle n'avait pu penser à Jander comme à une machine. Mais avec Jander il ne s'agissait seulement que du feu de la passion – qui s'était éteint avec Jander lui-même. Malgré toute sa ressemblance avec l'autre, Daneel n'en pouvait ranimer les cendres. Avec lui, il y avait place pour la curiosité intellectuelle.

— Est-ce que cela ne t'ennuie pas, Daneel, d'être ainsi lié par les Lois ? demanda-t-elle.

— Je ne peux imaginer rien d'autre, madame.

— Toute ma vie, j'ai été liée à la force d'attraction des planètes, même au cours de mon précédent voyage à bord d'un vaisseau spatial. Mais je peux très bien imaginer ne pas y être liée. Et, en fait, c'est bien le cas *ici*.

— Et cela vous plaît, madame ?

— En un sens, oui.

— Est-ce que cela vous met mal à l'aise ?

— Dans un sens aussi, oui.

— Parfois, madame, lorsque je songe que les êtres humains ne sont pas liés par des lois, cela me met mal à l'aise.

— Pourquoi, Daneel ? As-tu jamais essayé de découvrir en toi pourquoi la pensée d'une absence de lois devrait te mettre mal à l'aise ?

Daneel demeura silencieux un instant puis dit :

— J'ai essayé, madame, mais je ne pense pas que je me posais de telles questions sauf lors de ma brève association avec le camarade Elijah. Il avait une façon...

— Oui, je sais, coupa-t-elle. Il était curieux de tout. Il y avait en lui une sorte d'agitation qui le poussait sans cesse à poser des questions dans toutes les directions.

— C'est ce qu'il semblait, en effet. Et j'essayais de faire comme lui et de poser des questions. Alors, je me suis demandé à quoi pourrait bien ressembler une absence de Lois et j'ai découvert que je ne pouvais me l'imaginer, sauf que ce pourrait être comme si l'on était humain et cela me mettait mal à l'aise. Et je me suis demandé, ainsi que vous me l'avez vous-même demandé, pourquoi.

— Et que t'es-tu répondu ?

— Après pas mal de temps, j'ai conclu que les Trois Lois gouvernent la manière dont se comportent mes circuits positroniques. En tout temps, sous n'importe quel stimulus, les Lois expriment la direction et l'intensité du flux positronique le long de ces circuits de telle sorte que je sais toujours quoi faire. Cependant, le niveau de la connaissance de ce qu'il convient de faire n'est pas toujours égal. Parfois, le « Fais ce que tu dois » apparaît moins contraignant que d'autres. J'ai toujours remarqué que moins élevé est le potentiel positronique, plus éloignée de la certitude est ma décision quant à ce qu'il convient de

faire. Et plus je me trouve éloigné de la certitude, plus je me sens mal à l'aise. Prendre une décision en une milliseconde au lieu de la prendre en une nanoseconde provoque une sensation dont je ne voudrais pas qu'elle se prolonge.

» C'est ainsi que je me suis demandé, madame, ce que je deviendrais en l'absence totale de Lois, comme c'est le cas pour les humains. Si je ne pouvais prendre de claire décision quant à la manière de réagir dans certaines conditions données, cela serait insupportable et je ne l'envisage pas volontiers.

— C'est cependant ce que tu fais, Daneel. Tu y penses, en ce moment.

— Seulement du fait de mon association avec le camarade Elijah, madame. Je l'ai observé dans des conditions où il était incapable, pour un temps, de décider de ce qu'il convenait de faire à cause de la nature complexe des problèmes qui se posaient à lui. Il se trouvait manifestement troublé, et je me sentais troublé pour lui car je ne pouvais rien faire qui puisse lui rendre la situation plus facile. Il est possible que je n'aie pu saisir qu'une petite partie de ce qu'il éprouvait alors. Si j'en avais appréhendé davantage et mieux saisi les conséquences de son incapacité à décider, j'aurais pu... (Il hésita.)

— Cesser de fonctionner ? Te retrouver inactif ? proposa Gladia avec une pensée fugitive et douloureuse pour Jander.

— Oui, madame. Il se peut que cette impossibilité de comprendre soit due à un système de protection mis en moi pour éviter de léser mon cerveau posatronique. Mais alors, j'ai remarqué que si pénible que soit son indécision pour le camarade Elijah, il n'en poursuivait pas moins son effort pour tenter de résoudre son problème. Je l'admire beaucoup pour cela.

— Tu es donc capable d'admiration ?

— J'utilise le mot ainsi que j'ai entendu les humains l'utiliser, dit gravement Daneel. J'ignore le mot exact pour exprimer la réaction provoquée en moi par ce que faisait alors le camarade Elijah.

Gladia hocha la tête et dit :

— Et cependant il existe aussi des règles qui régissent les réactions humaines : certains instincts, certaines pulsions, certains acquis.

— C'est également ce que pense l'ami Giskard, madame.

— Vraiment ?

— Mais il les trouve trop complexes à analyser. Il se demande si l'on pourra un jour développer un système d'analyse mathématique du comportement humain et en tirer des lois pertinentes qui définirait les règles de ce comportement.

— J'en doute, dit Gladia.

— L'ami Giskard n'est guère optimiste, lui non plus. Il pense qu'il s'écoulera pas mal de temps avant qu'on mette au point un tel système.

— Très longtemps, je dirais.

— Maintenant, dit Daneel, nous approchons du vaisseau terrestre et il nous faut passer à la procédure d'arrimage, ce qui n'est pas simple.

5b

Gladia eut l'impression qu'il fallut davantage de temps pour s'arrimer que pour parvenir dans l'orbite du vaisseau terrestre.

Daneel ne se départit pas de son calme – il est vrai qu'il ne pouvait faire autrement – et l'assura que tous les vaisseaux humains pouvaient s'arrimer les uns aux autres quels que soient leur taille et leur modèle.

— Comme les êtres humains, dit Gladia avec un sourire forcé.

Mais Daneel ne réagit pas à cette réflexion. Il se concentrait sur les délicats réglages nécessaires. Si l'arrimage était toujours possible, il n'était pas toujours facile, semblait-il.

Gladia se sentait de plus en plus mal à l'aise. Les Terriens ne vivaient pas longtemps et Vieillissaient vite. Cinq années s'étaient écoulées depuis sa dernière rencontre avec Elijah. Aurait-il beaucoup vieilli ? Pourrait-elle éviter de paraître choquée ou horrifiée devant le changement ?

Quel que soit son aspect, il serait toujours l'Elijah auquel elle vouait une reconnaissance sans bornes.

Était-ce bien là ce qu'elle ressentait ? De la reconnaissance ?

Elle remarqua ses mains, légèrement serrées l'une sur l'autre, au point que ses bras lui faisaient mal. Elle ne put se détendre qu'au prix d'un effort.

Elle sut que l'arrimage était terminé. Le vaisseau terrestre était assez vaste pour posséder un générateur de champ pseudo-gravitationnel et, au moment de l'arrimage, le champ s'étendit jusqu'à inclure le petit appareil. Il y eut un léger effet de rotation tandis que la direction du sol devenait soudain « le bas » et Gladia sentit qu'elle chutait désagréablement de cinq centimètres. Ses genoux plochèrent sous le choc, un peu de travers, et elle se cogna à la paroi.

Elle se redressa avec une certaine difficulté et se sentit fâchée contre elle-même pour n'avoir pas prévu le changement et ne pas s'y être préparée.

— Nous sommes arrimés, madame Gladia, précisa inutilement Daneel. Le camarade Elijah demande l'autorisation de monter à bord.

— Bien sûr, Daneel.

Avec un ronronnement, une partie de la paroi se dilata en une sorte de tourbillon. Une silhouette courbée la franchit et, derrière elle, la paroi se referma, se contracta.

La silhouette se redressa et Gladia, envahie par la joie et le soulagement, murmura :

— Elijah !

Il lui parut que ses cheveux étaient un peu plus gris mais, cela mis à part, c'était bien Elijah. On ne remarquait aucun changement notable, aucun signe de vieillissement important, après tout.

Il lui sourit et parut un instant la dévorer des yeux. Puis il leva un doigt comme pour dire « Attendez » et il s'avança vers Daneel.

— Daneel ! s'exclama-t-il en prenant le robot par les épaules et en le secouant. Tu n'as pas changé, par Jehoshaphat ! Tu es le seul qui demeure inaltérable.

— Camarade Elijah ! Quelle joie de vous voir !

— C'est bon de s'entendre appeler de nouveau camarade et je voudrais bien que ce soit le cas, que nous nous retrouvions partenaires. C'est la cinquième fois que je te rencontre mais la première où je n'ai pas de problème à résoudre. Je ne suis même plus policier en civil. J'ai démissionné et me voilà maintenant devenu immigrant vers l'un des nouveaux mondes... Dis-moi, Daneel, pourquoi n'es-tu pas venu avec le Dr Fastolfe lors de son dernier voyage sur la Terre il y a trois ans ?

— Le Dr Fastolfe en avait décidé ainsi. Il avait décidé d'emmener Giskard.

— J'ai été déçu, Daneel.

— Il m'aurait été agréable de vous voir, camarade Elijah, mais le Dr Fastolfe m'a dit par la suite que le voyage avait été un grand succès et sa décision avait peut-être été la bonne.

Terre. Veille ensuite à ce que les forces de sécurité de la Terre retrouvent et désactivent les robots humaniformes expédiés sur la Terre par Mandamus.

» Fais bien attention à la manière dont tu utiliseras tes récents pouvoirs, car ils sont nouveaux pour toi et tu les contrôleras imparfaitement. Tu t'amélioreras avec le temps... lentement... si tu prends toujours bien soin de te faire subir un auto-examen à chaque intervention. Applique la Loi Zéro, mais pas pour justifier un mal inutile fait à des individus. La Première Loi est presque aussi importante.

» Protège Mme Gladia et le commandant Baley... discrètement. Laisse-les être heureux ensemble et que Mme Gladia poursuive ses efforts pour la paix. Aide à superviser, au cours des décennies, le départ des Terriens de ce monde. Et... encore une chose... si je peux me souvenir... Oui... si tu le peux... trouve où sont partis les Solariens. Cela peut-être... important.

La voix de Giskard s'estompa.

Daneel s'agenouilla à côté de Giskard qui se trouvait assis et prit dans sa main la main de métal qui ne réagissait plus. Il dit, en un murmure déchirant :

— Reviens, ami Giskard. Reviens. Tu as bien fait, selon la Loi Zéro. Tu as sauvé toutes les vies que tu pouvais sauver. Par humanité, tu as bien fait. Pourquoi tant souffrir alors que ce que tu as fait arrange tout ?

D'une voix si altérée qu'on distinguait à peine ses paroles, Giskard dit :

— Parce que je n'en suis pas certain. Et... si le Dr Mandamus... avait raison... après tout... et si les Spatiens triomphaient... Adieu, ami Dan...

Et Giskard sombra dans le silence, pour ne jamais plus parler ni bouger.

Daneel se leva.

Il se retrouvait seul... seul pour veiller sur une Galaxie.



5895

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 7 novembre 2017

1^{er} dépôt légal dans la collection : février 2001
EAN 9782290121382
OTP L21EPGNJ00912A009

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion